

Escapade outre-frontières

Par les *Évadés du quotidien*

Carmen, Jean-Louis et Johanne

En annexe : Petit résumé de la recherche généalogique de Jean-Louis

Naissance du projet

On sait que Jean-Louis avait reporté d'année en année son projet de se rendre aux «États» pour visiter un grand centre de généalogie franco-américaine. Alors, à l'automne 2022, lors d'une visite avec Carmen chez Johanne, il glisse son projet comme cela dans la conversation. Il mentionne que, sans doute, à cause de son âge, il serait imprudent de partir seul. Carmen s'exclame : «*J'y vais avec toi*». Johanne enchaîne comme si elle demandait une faveur : «*Je voudrais bien y aller moi aussi*».

Premier jour (Départ) (7 août)

Le 7 août 2023, à 8h00, on finit de charger nos bagages dans l'auto de Carmen. Le compteur est à 0. Nous sommes tous les trois très fébriles. Le GPS prêté par Suzanne est bien fixé sur le pare-brise dans l'angle de vision de Carmen. Jean-Louis est super heureux d'occuper le siège du passager. Johanne s'installe sur la banquette arrière parmi les bagages qui n'ont pu être mis dans le coffre arrière. Tous les trois, nous garderons ces positions tout le long de notre voyage. Carmen pense avoir reçu un message de Huguette car elle a vu un colibri ce matin, ce qui est assez rare. Cela lui apparaît comme un présage rassurant sur le bon déroulement de notre aventure.

Le trajet jusqu'au poste douanier de Stanstead se fait comme par enchantement. Et là, à 10h30, les trois files d'autos sont longues et la nôtre se traîne les roues en comparaison des deux autres; impossible de changer de file, nous pratiquons la patience. On se raconte même des drôleries déjà vécues dans le passé aux douanes.

Enfin après une heure, nous voilà rendus à la hauteur du douanier. Carmen lui présente les trois passeports; sur un ton direct, il demande que la vitre arrière soit baissée pour voir qui s'y trouve. Puis fuse la question qu'on attend tous : «Where are you going?»

Carmen mène le bal : «*Woonsocket, our father wass born there, and we will go in Providence and Boston*». Le gars ne paraît pas surpris plus que cela mais il parcourt des yeux les passeports. Il s'adresse alors à Jean-Louis voyant

qu'il est né à Winooski : «*Show me your american passport*». Celui-ci lui dit qu'il n'en a pas, que ça fait 20 fois qu'il va aux «États», mais le douanier insiste. Jean-Louis dans un anglais tout croche répète plusieurs fois qu'il n'a jamais eu de problème avec ça. Alors tout le monde commence à être nerveux; une vraie cacophonie s'installe. On comprend bien que Carmen et Johanne viennent au secours de Jean-Louis en défendant ardemment son point de vue. Tout le monde parle en même temps, le ton monte un peu. Jean-Louis se sent mal en maudit : «*Ce con-là va-t-il nous faire tourner de bord?*» se demande-t-il. Le suspense est à son comble, il dure depuis quelques minutes et Jean-Louis a perdu toute compréhension des échanges quand soudain une expression salvatrice lui entre dans les oreilles «*There's no problem*». Cependant le doute ne s'efface pas complètement car le douanier répète toujours qu'une personne née aux U.S.A., doit avoir un passeport américain; on dirait assister à un cours de droit international. Finalement le zélé nous laisse passer, à notre grand soulagement. Jean-Louis qui ne l'a pas trouvé drôle pantoute dit : «*On a bien pu attendre longtemps dans la file si ce gars-là a fait le coup à d'autres passagers*».

Nous voici dans le Vermont sur la 91. Un gars en camion nous dépasse lentement sur la gauche en nous fixant comme pour s'assurer que Carmen accueillera avec joie ses salutations. Comment interpréter cela? Certains font des **bye bye** sans raison peut-être? On ne comprend pas ces agissements; notre licence du Québec peut-être? On s'en fout !

Après un arrêt dans un village, on se questionne comment reprendre l'autoroute. «*Surtout, il ne faut pas reprendre l'autoroute 91 direction **nord***» s'exclame Jean-Louis. Johanne nous dit qu'il y a la 93 de ce côté-là. Jean-Louis suggère de s'informer à un homme qui s'apprête à entrer dans son auto. Carmen s'exécute et Johanne est bien à l'écoute, Jean-Louis est convaincu que tout sera rapidement réglé.

En effet, l'aimable jeune homme, nous donne avec certitude une première option; mais voilà qu'il a un doute, il nous propose une deuxième option mais semble encore douter car il empoigne son cellulaire, pitonne et pitonne pour nous dire, en franche vérité, que finalement il ne sait vraiment pas comment on peut rejoindre l'autoroute vers le sud. Alors nous nous référons au GPS et nous revoilà sur la 91 direction **sud**. On s'éloigne du type zélé des douanes.

Carmen voit une affiche Exit **only**. Moment de perplexité suivi d'un raisonnement des plus logiques à savoir que personne ne peut entrer sur l'autoroute en sens inverse, alors pourquoi l'affiche **ONLY**. Jean-Louis, voyant que la bretelle se déroule dans des courbes nombreuses et très prononcées, en

conclut qu'il y a peut-être déjà eu un cinglé venant en sens inverse sur cette bretelle et qui aurait causé un accident.

On a dîné dans un *Subway*; excellents sous-marins. Carmen s'y achète un café qu'elle prépare, à dessein très fort, afin de ne pas s'endormir.

Sur la route, Carmen avale et avale des gorgées de son café qu'elle trouve de plus en plus platement tiède, elle se sent en alerte. Jean-Louis remarque qu'elle touche souvent aux boutons de la température sans doute pour contrer l'effet du café qui lui donne des chaleurs. Il la trouve dans un état un peu euphorique. En effet, elle lance la proposition de former un club à partir des premières syllabes de nos noms; exemple, Jocaje ou Jejoca, etc, ... Jean-Louis suggère «*Les Évadés du quotidien*» Johanne lance «*'aime ça, on prend ça*». Et voilà que Carmen propulse Jean-Louis à la présidence du groupe et Johanne comme trésorière, se gardant le poste non défini qui assumera toutes les responsabilités, après consultation bien entendu. Reste à trouver un machin quelconque qu'on pourra porter sur nous; Carmen dont l'imagination est galopante dit : «*Trois cerfs-volants traversant des nuages*». Génial comme symbole !



Carmen passe du froid au chaud et à l'inverse; alors toutes les options de choix de température sont utilisées. Elle gèle trop, Jean-Louis la couvre de son mieux avec son petit manteau, quelques minutes plus tard, elle le rejette. Puis

quelque temps plus tard, Jean-Louis entend : «*Passe-moi une menthe s.v.p.*». Il en cherche désespérément partout et lui tend finalement le contenant de cachous pensant que ce sont des amandes. «*Ce n'est pas des cachous que je veux, c'est une manche de ton manteau, Jean-Louis, pour me l'enrouler autour du cou*». Ouf ! enfin un petit problème de réglé accompagné d'un fou rire généralisé.



Il est 17h30 quand on entre au Holiday Inn à Woonsocket. La chambre paraît très confortable. Jean-Louis et Johanne s'accordent une heure de repos avant le souper. L'infatigable Carmen est sortie en bonne marcheuse à la recherche d'un resto.

À 300 pieds de l'hôtel, on entre dans un genre Casa Grecque. Le personnel est bien aimable. Jean-Louis choisit une bière locale qui lui est servie **sans** verre. La coupe de vin blanc qu'on sert à Carmen et Johanne est à la **température de la pièce**; sur demande, on apporte un verre à Jean-Louis et l'ajout de glaçons fait l'affaire pour le vin blanc. La tourte aux épinards régale Carmen et Johanne; quant à Jean-Louis, sa côte levée est succulente; mais il doit travailler un peu plus des dents pour dégager la chair des os. Voilà déjà une différence dans les habitudes alimentaires, il y en aura d'autres.



Arrive la facture. Carmen y dépose sa carte de crédit. On est en attente. Personne ne vient avec un machin comme au Québec; la serveuse part avec la carte et revient avec deux copies-papier prouvant que la carte a été débitée. Pour nous, la question du pourboire reste là comme perdue dans quelque «nuage informatique». On nous explique qu'il faut écrire le montant du pourboire à cette étape, additionner le tout sur les deux copies, reprendre la carte et une copie et **bye bye** en laissant l'autre copie sur la table. Pas mal étrange pour nous. Carmen fait confiance et se dit qu'elle pourra bien vérifier ses états de compte plus tard. On sait maintenant qu'à chaque fois qu'on paiera un repas avec la carte, ça sera comme cela.

Après le souper, on part en auto pour explorer le quartier de la bibliothèque de généalogie, question de bien s'y retrouver le lendemain. Sur le chemin du retour, on passe devant l'église Ste-Anne où Papa a été baptisé et Jean-Louis insiste pour que l'on fasse un petit arrêt sur le coin de rue suivant où Jean-Baptiste avait sa maison, laquelle n'existe plus malheureusement.

Une heure passée à la piscine nous prépare bien à une bonne nuit de repos.

Au cours de la nuit, Jean-Louis est réveillé par un cri de mort. Serait-ce notre Johanne ? La maladie de Parkinson accable souvent les patients de ce genre de comportement; cela arrivait souvent à Huguette de crier dans ses

rêves. À chaque matin, Johanne posera la même question : «*Ai-je crié cette nuit?*» Bizarrement Carmen, couchée près d'elle, ne l'a entendu crier que les trois dernières nuits.

Deuxième jour (Woonsocket) (8 août)

Le déjeuner inclus est excellent; c'est varié et abondant. Carmen se met à la recherche du centre d'achat le plus près où nous pourrions fureter un peu car Jean-Louis ne peut pas se rendre à la bibliothèque avant 13H00. On lui en conseille un à 30 kilomètres. Il est construit à la manière du 10-30 de Brossard. Alors nous avons beaucoup marché d'un commerce à un autre. On y trouve un restaurant genre taverne. On y mange bien et l'addition se règle de la même façon que la veille. Quand Jean-Louis s'assoit dans l'auto, il voit quelque chose tomber par terre : il est éberlué pas mal car c'est la serviette de table qu'il avait coincée sous sa ceinture; force est d'admettre qu'il commence à avoir des petites absences.

Direction bibliothèque. À l'arrivée, nous sommes tous étonnés du nombre élevé d'autos dans le stationnement. Jean-Louis se dit : «*Ça va être le gros party en dedans*», mais comme il s'était déjà renseigné sur les procédures concernant les visiteurs de l'étranger, c'est d'un pas décidé qu'il franchit le seuil, suivi de Carmen et de Johanne qui veulent sans doute s'assurer qu'elles peuvent repartir à l'aventure sans inquiétude. Jean-Louis est pris en charge par des membres du club et l'après-midi se passera pour lui un peu comme dans une garderie pour adultes peu dégourdis. Cependant quand Jean-Louis, rompu à la recherche depuis 20 ans, a eu devant lui assez de documents à consulter, il a dit à son aidant qui s'ennuyait manifestement à ses côtés : «*I have now all what I need for 3 hours, go and if I need you, I will find you*». Cela a bien fait l'affaire du gars.

Johanne et Carmen se présentent à 18h00; Jean-Louis ramasse son matériel car il se sent fatigué et ne compte pas revenir après souper. Jean-Louis leur présente Annette, sa personne-ressource. Pendant qu'il s'affaire, Carmen lui raconte que Johanne est tombée, s'en est tirée avec des égratignures sur une jambe, des bleus au dos et une petite bosse sur la tête. Elles étaient à la recherche d'un bon resto. Jean-Louis, dont l'imagination se met à monter un scénario, trouve cette histoire plutôt inquiétante; Woonsocket sera dans nos souvenirs une ville aux trottoirs mal entretenus.

Les filles avaient peiné pour trouver le resto genre grec du nom de Giro's. On ne l'a pas regretté, Johanne en a oublié sa mésaventure.

À l'hôtel, Jean-Louis sort sa trousse de premiers soins qu'il garde depuis son bénévolat pour la Croix Rouge et notre Johanne, nullement bouleversée par son aventure, est en repos pendant que Jean-Louis et Carmen se rendent à la piscine. Bonne nuit de sommeil avec un cri de peur à un moment donné.

Troisième jour (Lincoln et Providence) (9 août)

Départ en direction de Providence, avec un premier arrêt à notre nouvel hôtel à Lincoln qui finalement est plus proche de Woonsocket que de Providence; en réservant cet hôtel, Carmen pensait être très proche du centre-ville de Providence; on rigole bien. La chambre nous plaît bien et surtout dans le vaste complexe, il y a un casino. On entre nos bagages et en route pour Providence, la capitale du Rhode Island. À l'entrée de la ville, Jean-Louis reconnaît le grand centre d'achat qu'il avait visité avec Huguette en 2003. Le GPS nous conduit au **Visitor Center**. L'idée est de se trouver un stationnement sécuritaire pour un bon bout de temps.

La préposée nous conseille un stationnement souterrain non loin à quelques 10 minutes de marche; ça paraît simple à trouver mais une mauvaise lecture d'une petite carte du centre-ville qu'elle nous laisse, fait en sorte qu'on part en sens opposé; le GPS nous le fait vite savoir. Nous voilà enfin bien garés sous un grand centre d'achats pour une bonne période de la journée. Nous explorons les nombreux commerces dont certains piquent davantage notre curiosité.

Une petite promenade à pied nous ramène au **Visitor Center** et on y reçoit 4 pamphlets donnant des informations précises sur les sites les plus attrayants. On retourne chercher l'auto et nous nous rendons sur les hauteurs de Providence Sud d'où nous pourrions voir la ville. Le Prospect Park s'y trouve, on peut stationner le long de l'avenue et on s'accorde un bon moment de repos. On se retrouve sur le haut d'un précipice d'une centaine de pieds de hauteur; entre les branches des arbres plus que centenaires, on entrevoit les gros gratte-ciel de l'autre côté de la rivière. Dans le parc, une immense statue y est érigée, c'est celle de Roger Williams, fondateur de Providence. Jean-Louis fouille sur son cellulaire pour savoir qui est ce bonhomme; c'est un pasteur arrivé en Amérique en 1629. Facile à faire un lien avec le nom de la ville.

L'autre activité au programme pour la journée est une croisière sur les voies d'eau de la ville. La préposée au **Visitor Center** nous y avait réservé des

places pour 17h00. Rendus sur place, on réussit à prendre un stationnement pour personne handicapée le long de l'avenue principale sur le bord de la rivière près du quai d'embarquement; notre Johanne avait ramassé de quelqu'un l'information que le parcomètre était brisé et qu'on pouvait y garer l'auto **gratuitement** sans inquiétude. On fête cela avec une crème glacée car on a un bon quinze minutes à attendre notre départ sur le bateau. On prend quelques clichés d'une splendide murale témoignant de la présence d'Autochtones avant l'arrivée des colons dans ce qui deviendrait Providence. Le devoir de mémoire est un phénomène qui s'est imposé aux «États» comme ailleurs.



Pour Jean-Louis, la croisière a été son coup de cœur (des liens de mémoire avec les canaux de Venise et d'Amsterdam). Pendant une heure et demie, on a navigué lentement sur la rivière et un canal; le long des deux rives se déroulait un panorama de styles d'architectures variés; le guide déversait des flots d'informations historiques sur les débuts de Providence et le développement de son industrialisation. Les drapeaux flottant au vent sont très nombreux. Le guide s'est longtemps arrêté dans une anse devenue célèbre pour son spectacle «sons et lumières» en vertu des feux qui sont allumés sur l'eau les vendredis soirs. Paraîtrait que l'atmosphère y est vraiment festive: les spectateurs y seraient debout des deux côtés de la rive et sur les ponts environnants et ça danserait.

Avant de rentrer à l'hôtel, nous avons soupé dans un restaurant dont la spécialité était les fruits de mer. Dès que l'on eut franchi le seuil, nos narines furent titillées par une odeur vraiment spécifique. Enfin Jean-Louis pourra manger son **Lobster Roll**. Ce soir-là on a pris une douche ou bain de préférence à la piscine.

Quatrième jour (Providence et casino) (10 août)

On se lève de bon pied; c'est bien car notre programme de la journée est chargé. Le déjeuner n'étant pas compris, on pense qu'au casino les prix seront gonflés; on interroge le GPS. À quelques kilomètres, il y a plusieurs restaurants. Le premier visité ne fait pas l'adhésion; le flair de Johanne est en alerte et elle s'exclame : «*Là, regardez l'annonce ! Ça c'est une vraie place à déjeuner*». Depuis le début du voyage, Johanne a le sens des repères développé; le fait de vivre en milieu anglophone y est pour quelque chose. Une entrée de cour qu'on emprunte nous amène à un vieux bâtiment situé à plus de 100 pieds du chemin. Le petit stationnement est plein, c'est bon signe. En rentrant on remarque un écriteau «Only with cash»; Jean-Louis en a. La plupart des tables sont occupées; l'atmosphère paraît familiale; en voyant le menu, on sourit, on est bien tombé. Cherry, la propriétaire, nous accueille et nous dit que son resto est tenu par sa famille depuis 3 générations. Son mari tient la cuisine et ses deux filles sont sur le plancher avec elle. On devine que sa clientèle est fidèle en voyant les salutations que les gens se font. Elle nous dit qu'elle attend, comme tous les jours, un couple émigré du Québec et qu'elle viendra nous les présenter.

Nos commandes données, le café nous est tout de suite amené. Carmen et Johanne reçoivent leur yogourt et bagel, puis Jean-Louis voit Cherry contourner un coin de table un plateau bien garni avec ce que qu'il croit être ses céréales et son bagel et voilà ! Il la voit chuter pendant que le pot de lait, les céréales, bagel et cabaret flottent un court instant dans les airs et se répandent sur elle et sur le tapis. Tout le personnel s'empresse de venir à son secours ; et vite tout est nettoyé. Jean-Louis finit par recevoir son repas des mains d'une de ses filles qui nous rassure sur l'état physique de sa mère. Et le couple de Québécois arrive; Cherry vient nous les présenter. On a le temps de remarquer que son gilet garde les traces de sa mésaventure de tout à l'heure. Ledit couple, tous deux natifs du Québec, est venu s'établir dans la région voilà quelques années et ne le regrette pas; leur petit commerce est florissant.

À Providence, notre première attraction visée aujourd'hui est le zoo; cependant à côté du zoo, le plus grand parc de la ville porte le nom de Roger William, le fondateur. On y passe un bon deux heures. La roseraie nous offre son délicieux parfum, plus loin un bel étang nous permet de voir un ancien aménagement où étaient logés des fameux lions de mer. Il y a des cygnes qui nagent majestueusement, Carmen réussit à s'approcher à 10 pieds de celui qui est resté sur la berge. Puis voilà une section pour l'amusement, le carrousel est

en opération; que de souvenirs de jeunesse. On passe du temps dans le jardin japonais à regarder les bonsaïs. Le temps nous manquera pour visiter le zoo finalement.

Comme le quartier italien nous avait été bien recommandé, c'est là que nous nous retrouvons ensuite. L'avenue Atwell qui s'étire sur une couple de kilomètres nous enlène resto sur resto; Johanne et moi scrutons, chacun de notre côté une place à stationner, pour handicapé de préférence. Peine perdue, on se gare dans un espace qui nous paraît réservé aux résidents en espérant ne pas ramasser de contravention. Jean-Louis avait remarqué une belle terrasse; elle est assez éloignée mais tellement tentante qu'on s'y rend à pied. Aucun regret ! Nous voilà installés à l'ombre sous un parasol, à côté d'une fontaine; on entend des chansonnettes en italien. Un jeune serveur au sourire franc et accueillant prend en charge nos besoins. Très bon repas pour les trois : ravioli pour Jean-Louis et salade aux épinards pour Johanne et des gnocchis pour Carmen.



Notre troisième et dernière activité est une visite au musée d'art et de culture au Musée Risd; on était passé devant la veille dans Providence Sud; pourtant cet après-midi, même avec le GPS, pas évident de s'y rendre; ce qui devait prendre 15 minutes en a pris 60; également difficile à expliquer.

Faut stationner, voilà une place avec un parcomètre juste devant l'entrée du musée; on tente notre chance. Carmen entreprend son stationnement parallèle mais au bout de plusieurs " avance-recule " elle doit renoncer, il lui faudrait 6 pouces d'espace supplémentaires. Les rues du quartier étant en pente, on pense à Johanne qui va trouver cela pénible, mais faut ce qu'il faut. Dans une ruelle plus haut, on trouve une place avec parcomètre; on ramasse toute notre petite monnaie; il nous manque 25 sous pour s'assurer deux heures de stationnement. On a une heure et demie franche pour visiter le musée. Le parcours en 6 étapes passe du moderne à la civilisation de la Mésopotamie. Tous les trois, on a adoré. Ouf ! pas de ticket d'infraction dans le pare-brise au stationnement.

On retrouve notre hôtel et après un bref repos, on repart à la recherche d'un resto. On aboutit à un club de golf, aussitôt entrés aussitôt sortis; trop cher, trop tapageur. Puis on s'arrête chez Wendy's; Carmen s'installe devant la machine à commander et quinze minutes plus tard, une voix dans le brouhaha se fait entendre «**Carmen**». Le robot avait lu le nom de Carmen sur sa carte de crédit; Jean-Louis se tape sur les tempes tellement il est impressionné pendant que les deux filles trouvent cela bien banal. Puis les filles veulent manger de la crème glacée; Jean-Louis insiste pour leur payer la traite. On se rend dans un McDonald. Dès qu'on est entré, l'air climatisé nous fait frissonner; alors on sort avec nos cornets les manger dehors. On rigole car le changement de température fait en sorte que nos lunettes deviennent toutes embuées.

Puis c'est la soirée Casino, on se promet d'être raisonnable, l'endroit est immense. Dans le parking les nouveaux arrivants cherchent longtemps à se trouver une place pour garer leur véhicule. En dedans, c'est l'atmosphère habituelle : bruits incessants, luminosité tamisée, etc. Johanne perd sa mise, Carmen la récupère et Jean-Louis finit avec 50\$ de plus dans ses poches.

Cinquième jour (Newport et Warwick) (11 août)

Ayant bien aimé notre déjeuner chez Cherry, nous y retournons et revoyons pas mal les mêmes figures. Le service est toujours à la hauteur. De retour à l'hôtel, on charge tous les bagages dans l'auto car le soir on couchera à Woonsocket.

C'est le jour de Newport, ville au sud de Providence, site connu comme très enchanteur et c'est aussi le jour qu'on a choisi pour aller à la plage. On roule environ une heure et voilà déjà que se dressent les ponts reliant différentes îles. Sur l'onde on distingue beaucoup de voiliers. On entreprend un agréable

parcours sur l'avenue principale où les commerces et touristes font bon ménage; par les vitres de l'auto, on voit se dérouler quais et quais où sont amarrées d'autres embarcations, certaines destinées aux croisières, etc. On pense toujours voir enfin le sable, mais non; alors on consulte le GPS qui nous dirige dans une région peu habitée de l'autre côté de l'île. Le premier endroit avec une affiche « **plage** » nous a grandement déçus car c'était plutôt propice à jeter une ligne à l'eau. Une femme nous donne des informations pour une belle plage. On s'y rend; il y a un genre de grande roulotte qui abrite un resto et quelques toilettes et cabines où on peut se changer. On loue trois chaises et un parasol et bientôt on se fait griller au soleil après que Jean-Louis ait réussi à installer le parasol. Il s'en va tout de suite à l'eau et s'y prélasser un bon moment, Carmen l'y rejoint pour un certain temps.

Soudain un vent se lève avec assez de force de telle façon que le parasol risque d'être emporté. Le vent prend encore davantage de force et le parasol risque d'être renversé; Jean-Louis approche sa chaise, la colle sur le poteau pour créer un bloc de résistance et tient le poteau avec un air de bravade.





Carmen part pour dîner; Johanne la rejoint; pendant le temps de leur repas, Jean-Louis continue à braver le vent. Johanne revient prendre la relève en disant à Jean-Louis que Carmen lui garde une place à table car il y a affluence là-haut sur la terrasse dernière la bordure de petits arbustes. Jean-Louis va dîner à son tour. Plus tard Jean-Louis est dans l'eau, il vente toujours et il voit que le parasol est par terre. Il a fallu qu'un préposé vienne avec une drille creuser un trou plus profond pour que le parasol soit réinstallé avec plus de sécurité. N'empêche qu'on l'a fait notre jour de plage. En se regardant dans une glace plus tard, Johanne s'aperçoit qu'elle a le front tout rouge : un oubli de s'y mettre de la crème de protection. Pour sa part Jean-Louis trouve qu'il a la poitrine et bedaine rouge aussi : un oubli aussi «toto», il s'était crémé les bras, la figure, les jambes avant d'enlever son gilet.

La journée étant encore jeune comme on dit, on part à la recherche d'un bureau de tourisme. On se retrouve sur la même grande avenue bondée de touristes. Pas de choix de stationnement hormis ceux qui sont réservés aux résidents, de telle heure à telle heure. On prend une chance dans une petite ruelle. Le **Visitor Center** est à dix minutes de marche. On s'y rend et on y choisit un tour de ville en bus genre **shuttle** pour voir les plus belles demeures de Newport. La durée du trajet est de une heure et demie; le retour devrait être

juste à temps pour qu'on libère le stationnement; pendant le trajet, on a parlé avec des Québécois. Les dites demeures sont très belles, mais les hautes clôtures ou haies, les grands arbres nous laissent peu voir leur devanture dans leur entièreté. Alors un peu décevant, mais on est positif, ça garde le moral en place.



Sur le retour, Johanne suggère qu'on descende avant le terminus en expliquant que cela nous fera gagner du temps concernant le stationnement. Très bonne idée et grâce à son excellente mémoire, elle nous guide jusqu'à la petite ruelle où l'auto est garée. Jean-Louis et Carmen étaient plus désorientés.

Sur le retour, Jean-Louis conseille de souper à Warwick. Ce nom lui revient souvent dans ses recherches. Il supporte l'idée que des gens partis autrefois du Warwick près de Victoriaville auraient donné le nom de Warwick à cette ville du Rhode Island; mais qui sait !

Et en route pour la nuit à Woonsocket. En arrivant à l'hôtel, Johanne annonce qu'elle fait une brassée de lavage de linge ce soir-même et qu'elle en fera une autre le lendemain. Alors on ramasse toutes nos petites monnaies pour les machines; Carmen descend en bas pour s'en procurer des supplémentaires et la corvée se met en branle. Carmen et Jean-Louis descendent à la piscine. Dans l'ascenseur, ils se retrouvent avec une bande de joyeux lurons pas mal avinés; il y en a un qui rit aux éclats tellement il trouve que Jean-Louis, drapé dans sa robe de chambre, est tout à fait sexy... Quand on remonte, Johanne s'apprête à aller mettre sa première brassée dans la sècheuse; alors on s'est couché un peu plus tard ce soir-là.

Sixième jour (Woonsocket et Boston) (12 août)

Dès le déjeuner fini, les filles poursuivent la besogne du lavage et voilà tous les bagages de nouveau dans l'auto, car le soir on couchera à Boston.

Un marché aux puces apparaissait dans les attraites touristiques, alors on s'y rend. À notre grande déception c'est seulement un vieux garage rempli de vieilleries. Tout de même on y entre par curiosité mais une demi-heure a suffi pour qu'on en sorte, l'intérêt tombé à plat. Il faut conduire Jean-Louis au local de généalogie pour 10h00. Les filles lui disent qu'on viendra le prendre pour le dîner vers midi. Elles ont prévu un peu de magasinage.

On ramasse des sous-marins et on va s'installer dans un parc; on est à l'ombre, l'air est bon; un motocycliste est garé pas loin et la musique de sa radio est agréable à entendre; relaxant au max comme on dit. Soudain un attroupement se fait à un kiosque à 200 pieds. De loin on voit sur l'estrade une dame, le micro à la main, répéter : «Alleluia, Alleluia, God is good» et tout le tralala d'un vrai prêchi-prêcha. Ça dure et ça dure, la musique du gars s'est arrêtée. Carmen manifeste par de petits jurons, mais quoi faire. Jean-Louis

décide d'aller jeter les déchets dans les poubelles au pied du kiosque pour en apprendre plus sur ce cirque. Sur place il parle avec un gars qui semble avoir un abonnement à son banc; le gars en question est vraiment en colère contre la troupe. Jean-Louis s'informe auprès de lui si la police laisse faire cela; une fille du groupe entend et vient dire qu'ils sont des Pentecôtistes et qu'ils ont un permis municipal pour faire leur propagande de telle heure à telle heure. Jean-Louis revient mais ne voit plus Carmen à la table de pique-nique; cela l'intrigue. Carmen s'est enfermée dans l'auto, toutes vitres fermées et radio au maximum: traduction libre, tolérance zéro pour ce genre de sermon. On reconduit Jean-Louis à ses recherches et les filles ont leur programme qui comprend du magasinage. Elles reprennent Jean-Louis à 16h00, c'est le départ pour Boston.

On fait le plein de gaz, on se gâte avec une crème glacée et en route pour l'Holiday Inn à Rivere en banlieue nord de Boston, où on entre dans notre chambre vers 18h00.

Carmen a l'info concernant deux restos. On choisit celui qui est tout près. On y mange bien. Johanne se gâte et veut partager sa gâterie. Carmen et Jean-Louis finissent par céder, bien entendu.



Une suggestion de Johanne devient une bonne décision : économiser les trois déjeuners à l'hôtel en s'achetant de la bouffe. Mais où la trouver ? Les

centres d'alimentation sont conçus autrement qu'au Québec; Johanne sait cependant que dans les pharmacies, on peut y trouver le nécessaire; puis Johanne questionne le monde et voilà, il y a un genre dépanneur pas loin; on y trouve quelque chose et on complétera nos achats à la pharmacie attenante à notre hôtel. On revient en marchant vers l'hôtel, Johanne et Carmen sont côte à côte sur le trottoir, Jean-Louis est à quelques pas derrière et soudain le pied de Johanne heurte une petite inégalité sur le pavé et elle chute. Jean-Louis et Carmen la relèvent, un peu de sang coule le long de sa jambe, venant des égratignures faites l'autre jour. On réussit à arrêter le saignement de sorte qu'on fait nos achats à la pharmacie avant de regagner notre chambre. Et là on sort ce qu'il faut pour bien désinfecter. En sortant de la douche, Jean-Louis fait la mise en garde à savoir que le fond du bain est en légère pente et est glissant. Assez d'accident pour aujourd'hui. Carmen passe en revue les pamphlets des sites intéressants à Boston pendant que Jean-Louis continue à écrire notre petit journal de bord.

Septième jour (Aquarium et Beacon Hill) (13 août)

Dans la chambre, on se sustente à même la petite épicerie qu'on a faite hier soir. Et fuse une question venant de Johanne : «*Est-ce que j'ai crié cette nuit ?*» Nous répondons que oui et la rassurons que nous nous sommes vite réendormis. Les instructions entrées dans le GPS, nous partons de l'hôtel qui se situe, en quelque part au-delà de la rivière Charles qui coule au nord de Boston. Personne ne se préoccupe de comprendre vraiment le réseau autoroutier de la ville. Jean-Louis a seulement une carte du centre-ville de Boston ce qui ne nous aide pas à comprendre le trajet entre Revere et le centre-ville. De toute façon, Jean-Louis a constaté depuis notre départ du Québec que Carmen connaît parfaitement le fonctionnement du GPS et de surcroît, Johanne, même assise à l'arrière, avec des yeux de lynx, suit parfaitement les indications apparaissant sur le GPS.

Notre attraction principale pour la journée est la visite de l'aquarium bien cotée dans les pamphlets pour touristes. Nous voici donc en route; voilà le pont de la rivière Charles et nous nous engouffrons dans un tunnel; la clarté est longue à apparaître mais enfin la voilà et le GPS nous fait prendre une bretelle à droite; et c'est là que le **faux fun** commence. Jean-Louis scrute sa carte du centre-ville mais rien ne correspond avec ce qu'il voit à l'extérieur; on constate qu'on se trouve au croisement de deux grandes autoroutes (la 90 et la 93); serions-nous sortis de la ville ? Pourtant le GPS continue ses instructions et Carmen tente de les suivre le plus fidèlement possible. En résumé, on a fait du

virailage pas mal et c'est en reprogrammant le GPS à quelques reprises qu'on est finalement arrivé dans le port de Boston où on gare l'auto. Jean-Louis se dit qu'il finira bien par trouver la bonne expression pour décrire ce si compliqué réseau de routes, d'avenues, etc.

Carmen, malgré le stress relié à la conduite, est pleine d'énergie et nous entrons dans l'aquarium qui a six niveaux; certains pingouins nagent allègrement dans leur vaste bassin, un préposé déclame son bagou, le spectacle est impressionnant. On est entraîné vers un bassin extérieur; trois magnifiques lions de mer y nagent, la queue en gouvernail, c'est puissant tout en étant d'une rare élégance. Puis au deuxième niveau, les poissons tropicaux nous éblouissent par leurs belles couleurs.



Au cinquième niveau, voilà les crabes, les pétoncles, les palourdes et des gros homards. Le clou de la visite a été de voir un homard s'approcher d'un poisson immobile et ouvrir ses pinces broyeuses; pauvre lui et pauvres nous, il a manqué son coup ! Le poisson a été plus vite que lui. Au dernier niveau on retrace des raies et des tortues de toutes les grandeurs.

Au cours d'un bon dîner, on parle de prendre un genre **shuttle** pour une visite guidée du centre-ville. Mais voilà, on dirait que l'inflation s'est enflée davantage ici, les prix nous paraissent exorbitants. Décision prise de reprendre

l'auto pour se rendre à Beacon Hill, site très recommandé en vertu de son caractère historique. Encore une fois, même si c'est à peine à deux kilomètres, on se fourvoie de nouveau jusqu'à ce que Jean-Louis repère sur sa carte une rue du quartier en question. On cherche un stationnement; pas possible le long des rues; on en trouve un privé pour 20 \$. Heureusement qu'il n'est pas loin de la State House (parlement de l'État). On photographie aussi une toute petite ruelle dont le pavé attire notre attention.



Le quartier est réputé pour la beauté de ses résidences; on s'aperçoit vite que la similitude s'impose partout et que les rues sont en pentes ascendantes. La fatigue gagne assez rapidement Johanne. Alors nous rejoignons un grand parc où on trouve des utilités sanitaires et des bancs à l'ombre. Un homme en vélo s'arrête près de nous, il gare son vélo et sort un yogourt de son sac. Jean-Louis s'étant levé pour jeter des pelures d'orange dans une poubelle, le type lui offre un yogourt.

Jean-Louis l'accepte et commence à lui parler du vélo car depuis la matinée il a déjà remarqué beaucoup de vélos bleus identiques à celui du gars. Cela confirme qu'à Boston ils ont un système comme nos **bixis** à Montréal. Le type est très volubile et le voilà près de notre banc à se dire descendant franco par son grand-père et polonais par la grand-mie; il est surexcité de tout et de rien; ouf ! enfin le voilà parti. Jean-Louis avait finalement mangé le yogourt;

Carmen et Johanne lui ont promis une bonne diarrhée, «*mais qu'elle advienne la traîtresse !*» se dit Jean-Louis. C'est moins pire que la maladie mentale ou la dépendance à la drogue de notre hurluberlu. Nous sortons du parc avec chacun(e) notre vache, prise en photo évidemment.





Le retour à notre hôtel dans la banlieue nord se fait sans problème; Carmen est bien fière d'elle. Après un souper genre mexicain, Jean-Louis et Carmen vont à la piscine pendant que Johanne regarde la tv.

Huitième jour (Harvard et Quincy Market à Boston) (14 août)

Nous prenons notre déjeuner dans la chambre. Comme hier Jean-Louis et Carmen descendent en bas pour aller chercher les cafés. Jean-Louis, ayant mis trop de crème dans son café, s'en fait un deuxième qu'il mixte avec le premier, il se retrouve avec deux cafés dont il adore la couleur; pendant ce temps, Carmen prépare le sien qu'elle prend très faible; elle en prépare un aussi pour la route; ils remontent dans la chambre, Carmen ayant oublié le café pour Johanne et Jean-Louis ne le remarquant pas.

On se met en frais de manger. Alors Jean-Louis a deux tasses de café, une dans ses mains, sa deuxième devant lui et Carmen a son café dans ses mains et l'autre devant elle. Jean-Louis remarque que les yeux de Johanne sont fixés sur son deuxième café comme si elle voulait l'hypnotiser; elle se demande bien pourquoi Carmen ne lui a pas donné le sien. Finalement elle demande presque en suppliant : «*À qui ce café-là ?*» Et Jean-Louis de répondre : «*C'est mon deuxième.*» Carmen se rend soudainement compte de son oubli. On en a ri un coup et finalement Johanne a hérité du deuxième café de Jean-Louis.

Notre première activité au programme était l'Université d'Harvard à Cambridge, dans la banlieue nord de Boston. Carmen programme le GPS en fonction de cette destination. On roule, on roule, on enfile un très long tunnel et quand on en sort, l'auto prend une bretelle et on roule encore. Jean-Louis regarde les panneaux le long de la route; à l'évidence on s'en va vers Cap Cod vers le sud, donc dans une direction totalement opposée. Carmen prend une bretelle et s'arrête dans une cour pour reprogrammer le GPS. Et nous revoilà dans le long tunnel au grand soulagement de Jean-Louis. Puis soudain en plein milieu de ce tunnel, le GPS nous dit qu'on est rendu à destination. Quel pétrin! le stress de Carmen s'élève de plusieurs niveaux. Une nouvelle tracasserie commence à l'habiter : «*S'il y a des caméras qui photographient notre plaque d'immatriculation à chaque fois qu'on entre dans ce tunnel, pour nous envoyer une facture ?*».

À la sortie du tunnel, on prend la première bretelle et Jean-Louis scrute la petite carte de Boston; ses yeux vont de la carte aux petits panneaux indiquant les noms des rues. «*Ok, dit-il, on est sur la **map***». On s'arrête à un poste d'essence et Carmen explique au commis qu'on veut aller à l'université Harvard. Le gars ne veut même pas voir la carte; il lance à Carmen des indications verbales avec des gestes et une mimique qui traduisent que tout cela est simple, simple, simple. En effet, en suivant ses indications, on se retrouve bientôt dans le quartier de l'université.

On gare l'auto et remarquons un restaurant à l'allure invitante, le Grafton Street, dans le même bâtiment que le stationnement; Johanne remarque un écrit signalant que si un repas y est pris, le stationnement est gratuit. On se promet d'y prendre un repas.

Carmen prend des photos de l'entourage pour avoir des repaires sur l'endroit. À quelques mille pieds, il y a un **Visitor Center** où un vénérable vieillard nous donne toutes les informations sur la visite guidée à pied. Le groupe comprend bien une cinquantaine de personnes; la guide parle vite et il y a beaucoup de bruits environnants. L'intérêt est surtout historique car au point de vue architectural, tout est construit selon les mêmes éléments (ex. briques rouges, les fenêtres à carreaux multiples se retrouvent partout avec les mêmes dimensions). Heureusement que Jean-Louis s'est procuré un pamphlet traduit en français; cela a amenuisé les inconvénients cités plus haut.



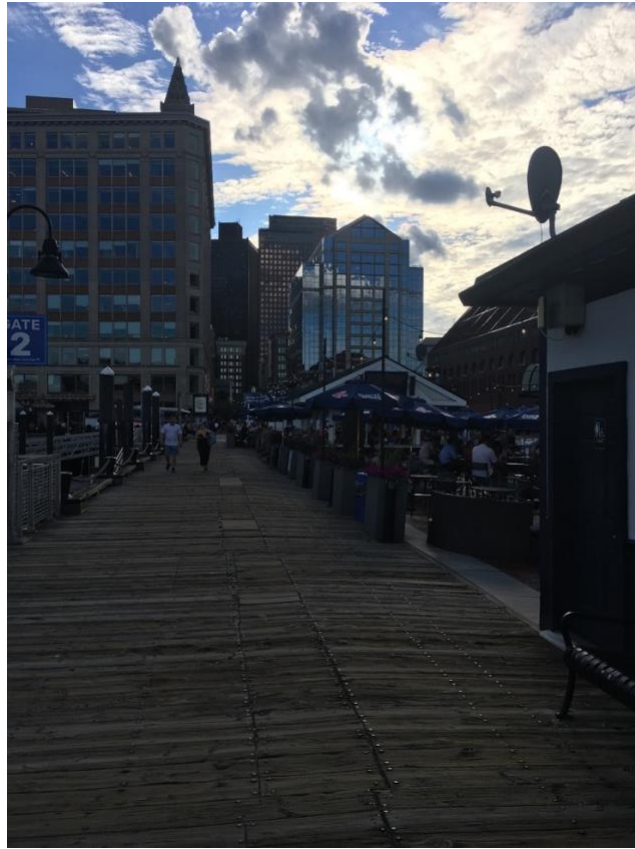


Après la visite guidée qui a duré une bonne heure et demie, le premier resto en vue est le bienvenu. Pendant le repas, Jean-Louis propose qu'au lieu de reprendre l'auto pour se rendre dans le centre-ville et y payer un autre 40 \$ de stationnement près du Quincy Market (un incontournable pour Carmen), on devrait prendre le métro qui nous y conduirait plus rapidement et à meilleur prix. Nous ne l'avons pas regretté car, avec l'aide d'un préposé, Carmen a acheté un billet aller-retour pour trois personnes à 24 \$. Le trajet en métro a été une partie où nos yeux ont travaillé fort à la recherche de repères car on a dû changer trois fois de lignes. Bravo Québec ! nous avons remarqué le nom de Bombardier à l'intérieur des wagons.



Au Quincy Market, ça fourmille de monde, Carmen jubile, elle aime à la folie; de kiosques offrant multitudes souvenirs, de comptoirs alimentaires s'étendant sur plusieurs mètres. Carmen en a pour son argent comme on dit. C'est humide mais la crème glacée est à portée pour un bon rafraîchissement. Les dernières minutes dans le centre-ville, on les passe dans le port d'où partent les bateaux de croisière.





On reprend le métro pour regagner Harvard et y compléter nos achats dans un COOP où les prix nous semblent moins élevés, puis la question la plus importante : vers où se diriger pour souper au Grafton Street ? Jean-Louis se vante d'avoir un excellent sens de l'orientation; alors les deux filles le suivent.

Mais on tarde à trouver la bonne place malgré les clichés que Carmen avait déjà dans son cellulaire. Alors Johanne interpelle deux policiers en leur signalant qu'on est perdu. Ils traversent la rue à notre rencontre. Dès qu'on dit Grafton Street Restaurant, ils partent à rire, pointent l'endroit à 200 pieds sur la droite, bloquent le trafic, nous entraînent sur l'autre côté et là ils acceptent de se faire prendre en photo avec nous.



Il est tard, donc on veut commander un souper léger. Johanne nous reparle du stationnement gratuit. La serveuse confirme, part avec le ticket du stationnement et nous revient en disant que c'est réglé et remet le ticket à Carmen. Jean-Louis trouve cela bien bizarre, lui qui d'habitude est plutôt crédule, surtout que notre auto était dans le stationnement depuis 11h00, et que le coût devrait être 36 \$ pour la journée. Voilà ! quand on est rendu à la barrière, le type, dans la guérite, demande le ticket et suit une période de subite appréhension car il pitonne et pitonne. Finalement, on doit payer 30 \$ pour la journée et on comprend que le stationnement est gratuit seulement pendant le temps qu'on prend au resto.

Carmen programme le GPS pour le retour à l'hôtel et tout se déroule sans virailage à son grand soulagement.

Neuvième jour (Woonsocket) (15 août)

On déjeune avec les dernières victuailles conservées dans le frigo. Les pâtisseries choisies par Johanne étaient sèches et de goût fade; le beurre d'arachide apporté par Carmen a atténué la déception. Cette fois, la **matante** n'a pas oublié de monter le café de Johanne; comme des enfants, on trouve le moyen de se bidonner encore un peu sur la méprise de la veille. La pluie tombe drue dehors, c'est la première fois depuis notre départ de St-Edmond; aucun ombrage sur notre moral.

Direction Sud selon le bon vouloir du GPS. On prend place sur chacun de nos sièges assignés. Après avoir enjambé le pont de la rivière Charles qui nous conduit à Boston, on s'engouffre dans notre fameux tunnel dont la longueur fait bien le double du tunnel Louis-Hippolyte-Lafontaine. On réalise pour la première fois que ce maudit tunnel contre lequel Carmen a pesté à volonté n'est pas sur le lit de la rivière, mais il fait son long chemin sous les gros buildings du centre-ville de Boston; enfin un peu de lumière dans nos esprits embrouillés par le caractère complexe du réseau routier de la ville; on pourrait même accabler ce réseau de l'épithète tortionnaire tellement il a fait suer Carmen.

Mais voilà, avec un GPS de bonne humeur, on voit bien qu'on s'en va dans la bonne direction. Mais ! parce qu'il y a toujours un mais... On file sur une autoroute à trois voies vers Worcester quand tout le trafic se met à freiner brusquement; vers l'avant, à perte de vue, on voit les trois voies remplies de

véhicules stationnaires. Une remorqueuse réussit à poursuivre sa route sur l'accotement sur notre côté, ce qui nous laisse penser que l'accident s'est passé sur notre voie; cependant, de l'autre bord du remblai de 2 pieds de hauteur, dans les trois voies en sens inverse, on ne voit passer de temps en temps que des ambulances. Mystère, boule de gomme ! On a roulé à pas de tortue pendant près de 5 kilomètres. Puis on arrive sur le lieu du drame; sur les voies opposées, 2 autos ont le devant et le côté emboutis, une autre est entrée dans un fossé et surtout un poids lourd est renversé et n'a plus son capot qui est par terre à 40 pieds de distance. On se remet à rouler. Sur les voies en sens opposé au nôtre, le trafic est bloqué sur une bonne dizaine de kilomètres. On se dit : «*Comme anecdote, ça va faire notre journée*».

À 30 kilomètres de Woonsocket, la triste, (selon nous elle mérite bien ce surnom) les estomacs crient famine; une bonne pizza pourrait les calmer. La serveuse, dans la soixantaine, d'après l'estimation de Jean-Louis, est d'une familiarité surprenante mais tellement bienveillante qu'on en a tous eu un coup de cœur. Elle a laissé d'autres clients en suspend pour s'attarder à bien expliquer aux deux filles à quel endroit elles pourraient faire le meilleur marchandage quand Jean-Louis scruterait des livres au centre de généalogie. Mais la cerise sur le gâteau, c'est quand elle s'est exclamée : «*In Boston with a car, never in my life*». Quel soulagement pour Carmen qui traînait encore un peu de culpabilité ! Plus tard, à ceux à qui Jean-Louis parlait du réseau routier de Boston, il n'a eu que des exclamations du même genre. Il n'a pas manqué de le dire à notre patiente Carmen.

Jean-Louis est déposé au centre avec des souhaits de bonnes recherches et les filles s'en vont à une foire située à une vingtaine de kilomètres car elles doivent attendre pour avoir la chambre réservée à l'hôtel. Johanne est bien tentée d'acheter un travail de couture dans lequel on peut insérer les cartes à jouer; elle trouve que ça ferait un beau cadeau pour ses petits-enfants. Au retour à la chambre, Johanne fait un petit somme, mais vers 17h00 elle fait pression sur Carmen pour aller chercher Jean-Louis car elle pense que son oncle devrait commencer à être trop fatigué à avoir le nez collé dans les registres.

En route, elles avaient repéré un steakhouse et voulaient que Jean-Louis s'en donne une bonne comme on dit. En partant du centre pour se rendre à l'endroit, c'est comme si le GPS devient nerveux et nous tournons en rond un bon moment; enfin voilà le lieu de délices sur notre gauche; soulagement de Carmen; mais à la vue d'une pancarte **À vendre** c'est toute une déception; le

fou rire nous pogne évidemment. Finalement, décision commune de s'arrêter à un steakhouse à l'allure peu invitante; mais à l'intérieur, on est comme dans un palais japonais. On s'est payé le spectacle du chef-cuisinier qui a préparé notre repas et celui d'une petite famille (Un père et ses deux adolescentes dont l'une fêtait ce soir-là ses 14 ans). C'était excellent. Le monsieur était de bonne conversation et à notre départ, nous avons chanté en français à sa fille Kathy : *«Ma chère Kathy, c'est à ton tour...»*









Jean-Louis est de nouveau déposé au local de généalogie vers 19h30; il y est presque seul, profite de ces dernières minutes pour voir encore des recueils établis par des maisons de funérailles. Pendant ce temps, Carmen et Johanne se rendent au Market Place suggéré par la gentille serveuse; ça tombe bien car elles y complètent bien toutes leurs emplettes.

À 21h00, Carmen entre chercher Jean-Louis et up ! à l'hôtel où on espère y passer une bonne nuit de sommeil.

Mais voilà ! Pendant que Johanne est dans la douche, Carmen est intriguée par un bruit incessant qui paraît être une goutte d'eau qui s'échapperait le long de la fenêtre. Jean-Louis laisse sa lecture de côté et découvre que cela vient de l'appareil de l'air climatisé sous la fenêtre. Petit conciliabule pour savoir si on devrait demander une autre chambre; Jean-Louis pense que ça va s'arrêter tout seul puisqu'on a mis le système à **off**; Carmen s'incline.

Les lumières sont toutes éteintes, chacun attend d'être emporté dans les bras de Morphée. Mais concernant le sommeil, Jean-Louis est un petit nerveux; il entend distinctement la **tabarnane** chute de la goutte d'eau qui se répète aux deux secondes; dans son cerveau, ça tergiverse depuis deux minutes et il se dit : *« Non ce n'est pas ici que je vais subir le supplice de la goutte d'eau »*. Il est

debout, et virement décisionnel magistral, il crie : «**On change de chambre**». Aussitôt Carmen est sur pied en état d'alerte et part aux ordres vers l'ascenseur. Et soudain, curieusement, pas d'explication concluante, la goutte se fait silencieuse et ça dure. Conclusion, on ne prend pas de risque, on déménage quand même dans la chambre d'en face.

Dixième jour (Jour du retour) (16 août)

Au lever, tous parlent d'une nuit pas pire. En forçant, on finit par tout entrer dans nos sacs de voyage et on descend pour un déjeuner copieux. Carmen suit son rituel : se préparer un café fort pour se tenir éveillée au volant.

Sur le GPS, destination 38 Adrien Repentigny, chez Sébastien et Karyne et Sergent Major (un beau petit chat qu'on a hâte de voir). Le trajet prévoit de prendre la 89 au lieu de la 91, donc on passera non loin d'East Granville.

Spécial Jean-Louis (cadeau des 2 co-voyageuses)

Carmen et Johanne cèdent vite au désir de Jean-Louis de revoir la maison où maman a terminé son voyage de noces et où Gérard s'est pointé le nez le 27 juillet 1939 dans le magnifique univers des humains. On arrête dîner à Randolf dans un resto situé à quelques mètres de l'endroit où Gérard avait donné rendez-vous à sa personne ressource, Harriet Chase, quand Jean-Louis l'avait accompagné pour tenter de retrouver où était inhumé Infant Bonin, notre aîné. La choucroute de Johanne et Jean-Louis était salée pas à peu près; cela a pris plusieurs verres d'eau pour que nos estomacs se sentent confortables. En route pour East Granville via la 12A.

La mémoire de Jean-Louis est soudainement plus aiguisée et on trouve vite l'entrée où un petit pont nous permet d'entrer dans la clairière où se voient à peine dix habitations. Jean-Louis dirige : «*Tu tournes à droite ici et c'est la maison là*».

Sur le coup, Carmen et Johanne deviennent aussi surexcitées que Jean-Louis. On sort de l'auto et Jean-Louis s'empresse de demander qu'on le pose assis sur les marches comme il l'avait fait lors d'un voyage avec Pa et Mam en 1971; au retour, il escompte bien comparer les deux photos. En haut des trois marches il y a une porte sans moustiquaire et la moitié du haut est complètement obstruée par une toile d'araignée. En se penchant on entre dans la première pièce. Il n'y a pas d'âme qui vive là. Tout paraît à l'abandon. On contourne la maison par l'extérieur; seul le gazon semble assez bien entretenu parmi toutes sortes de traînasses. Carmen, déjà rendue sur le patio, sonde la porte, elle

l'entrouvre et crie : «*Is there someone here ?*» Pas de réponse, pas de fantôme non plus. Et elle nous revient avec sept ou huit photos destinées à Gérard. On repart sans avoir vu âme qui vive dans ce minuscule patelin. Le **spécial** Jean-Louis est devenu le **spécial** Johanne et Carmen, la première en vertu de son père et la seconde en vertu de son parrain.





On se remet en route vers la 89 en direction de Burlington et voilà que Johanne en redemande : «*Est-ce qu'on pourrait passer par où vous êtes demeurés à Winooski ?*» «*Oui*» lui répond Jean-Louis avec empressement non dissimulé car il le souhaitait lui-même; il détaille même les lieux «Un premier loyer sur la Spring-Ouest où Gérard et Jean-Louis ont vécu, un deuxième sur la Sprint-Est, où Georges et Denis se sont rajoutés, puis la grande maison au 303 Mallet Bay»

Une heure plus tard, on passe sur la Spring Street et nous voilà sur la Mallet Bay devant la grande maison familiale. Cette maison, nos parents l'avaient achetée le 31 mars 1945. Quel plaisir pour Jean-Louis de revoir ce lieu de son enfance; de se rappeler ses bons et plus tristes souvenirs, de voir trois bombardiers survoler le ciel au-dessus de la maison, l'aéroport de Burlington étant tout près, etc. La côte est encore aussi abrupte, le garage a encore ses trois portes, le terrain est très bien entretenu mais le bon vieux saule qui nous donnait un si confortable ombrage est disparu (plus de trace, même du tronc).







Puis on file vers la frontière où on attend à peine cinq minutes, on appelle Sébastien pour l'informer de l'heure approximative de notre arrivée. On soupe tout près de chez-lui. On lui confie sa mère et après un brin de jasette, on revient à St-Edmond en prenant la traverse à Sorel. L'odomètre indique 1800 kilomètres. Gros merci à Johanne qui a voulu payer l'essence.

Finissons par un adage de notre crû (clin d'œil des Évadés) : les évasions forment la jeunesse et redonnent de la jeunesse à la vieillesse.





Annexe

Jean-Louis et la généalogie

Je m'étais longuement préparé pour ce voyage de recherche; j'avais baissé cependant mes attentes surtout du fait que la bibliothèque de la AFGS n'était ouverte que les mardis et samedis, donc trois jours en raison de notre calendrier de voyage étalé sur dix jours.

J'avais cependant 1800 fiches incomplètes de francos-américains descendants de notre ancêtre Nicolas de Contrecoeur. Je comptais les compléter le plus possible. J'avais identifié sur le site de la AFGS, deux dossiers qui me paraissaient des mines d'or; l'espoir était grand.

Arrivé sur les lieux le mardi 8 août, force fut de constater que la bibliothèque n'était pas si volumineuse que cela, d'autant plus que le bâtiment abritait pour la plus grande surface un Musée des Vétérans de la guerre.

Sur place, j'ai immédiatement eu plusieurs aidants et j'ai pu consulter dès les premières heures les deux fameux dossiers en question : récolte plutôt mince.

Alors j'ai identifié la section des répertoires des Francos de la Nouvelle-Angleterre; j'en cherchais que je n'avais jamais consultés car au Québec la plupart des sociétés de généalogie (Sorel, Longueuil, Joliette, Sherbrooke, Drummondville et Montréal) en possèdent plusieurs; je les avais déjà consultés.

Les recueils vraiment nouveaux pour moi étaient ceux publiés par les maisons funéraires.

Somme toute, pour les quelques vingt heures passées à rechercher des infos, c'est graine à graine que j'ai pu en colliger et les sauvegarder dans mon portable. Cependant j'ai photographié des pages où étaient listées tous les noms des églises catholiques de la région. Cela serait très utile ultérieurement dans des recherches sur la toile informatique car les émigrés du Québec dans les États de la Nouvelle-Angleterre ont pour la plupart contracté des mariages catholiques et fait baptiser leurs enfants dans la religion catholique.

Sur le plan humain, ce fut très enrichissant; j'avais toujours l'aide désirée et j'ai fait pas mal de social. Très peu de membres présents pouvaient échanger en français; c'est un indice d'une assimilation importante surtout après quelques générations des premiers Québécois partis travailler dans les filatures, etc.

Moi je cherchais dans les répertoires américains et eux cherchaient dans les répertoires québécois. C'est tout à fait logique.

Annette, ma personne-ressource principale, a pris ma photo et va écrire un article sur ma visite à la bibliothèque dans leur revue mensuelle . Y paraîtra aussi l'**url** de la page web de Gérard; en effet, je lui ai fait voir mon matériel généalogique et la section artistique; elle a été très impressionnée. Et quelques jours après notre retour à la maison, j'ai reçu de la chère Annette un sondage d'une dizaine de questions; les réponses que je lui ai envoyées vont sans doute servir à écrire son article.

Oui, **je me souviendrai** de cette magnifique randonnée avec deux merveilleuses personnes, Carmen et Johanne.

Merci à tous nos lecteurs et lectrices.

Le club des **Évadés du quotidien**